

ÉLÉVATIONS SUR LA VIE ET LA DOCTRINE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par MGR CHARLES GAY

1884

VINGT-HUITIÈME ÉLÉVATION — DE L'ÉLECTION DE JUDAS.

Scio quos elegerim : Je sais qui J'ai choisi.

Jean, XIII, 18

Rien n'est plus assuré, mon Seigneur : Vous savez toutes choses, et «il n'est pas besoin qu'on Vous rende témoignage d'un homme, car Vous voyez directement ce «qu'il y a dans cet homme» (Jean, II, 25). Rien aussi n'est plus consolant. Vous savez qui Vous choisissez ; Vos choix ne sont jamais faits au hasard ; ni la passion ne les inspire, ni l'arbitraire ne les détermine. Votre sagesse, qui est infinie, en est le principe et la règle. Ce sont des choix lumineux, ce sont des choix bienfaisants ; ils Vous révèlent, ils Vous engagent ; car puisque Vous connaissez, et jusqu'au dernier fond, ceux de nous que Vous choisissez, Vous n'ignorez dès lors ni leurs besoins, **ni leurs faiblesses, ni leurs défauts, ni leurs péchés**. Si, sachant tout cela, Vous persistez à les élire, c'est un gage infaillible des grâces que Vous leur réservez : grâces de pardon qui forcément précèdent pour nous les autres ; grâces de correction, de formation, d'assistance ; grâces, en somme, de toutes sortes et que Vous seul pouvez compter. En appliquant Vos élus au service de Votre chère gloire, Vous ne les laissez point à eux-mêmes ; chacun d'eux est un homme doublé de Vous ; et «comme le Père qui Vous envoie», demeure pourtant «en Vous et opère avec Vous toutes Vos œuvres» (Jean, XIV), de même Vous demeurez dans tous Vos mandataires et les aidez divinement à remplir leur mandat (Jean, XX, 21).

Vous savez qui Vous choisissez même avant de les appeler ; Vous avez donc connu «les douze». Mais **Judas**, mon Sauveur, Judas dont Vous connaissiez, non seulement le passé resté secret pour nous, non seulement le présent qui probablement était bon, mais encore l'avenir qui de tout point devait être si détestable, **pourquoi donc l'avez-Vous choisi ?** N'était-il pas plus sage, n'était-il pas meilleur, et pour Vous et pour tous, de n'admettre à Votre suite que des disciples sûrs et fidèles, de n'investir de Vos pouvoirs que des ministres incorruptibles, de ne poser enfin dans les fondements de Votre Église que des pierres éprouvées, ajustées et solides ? C'est ce qu'eût fait incontestablement **notre débile prudence**, et à peine se défend-elle de prononcer que Vous auriez dû le faire aussi. Mais que nous dites-vous, ô Dieu sublime et insondable : «Comme le ciel est élevé au-dessus de la terre, ainsi Mes pensées surpassent vos pensées» (Is., LV, 9) ? On appelle redoutable ce **mystère**, du congé que, dans une mesure et pour un temps, Vous donnez au mal, en ce monde, et de l'usage souverain que Vous y faites du mal et des méchants pour aller, malgré eux et par eux, à Vos fins. Que Votre conduite en ceci frappe l'esprit par sa profondeur, on le conçoit, mais ne ravit-elle pas surtout le cœur par sa beauté ? Quoi de plus digne de Vous, Majesté toute-puissante, que de ne jamais subir d'entrave, de cheminer partout en reine et de n'être arrêtée, ni retardée par rien ? Quoi de plus digne de Vous, ô Sagesse invincible, que de Vous jouer des difficultés et de tourner en moyens les obstacles mêmes qu'on Vous oppose ? Quoi de plus digne de Vous, ô bonté sans mesure, que de **tirer le bien du mal : un bien infini d'un mal fini, un bien éternel d'un mal temporel** ? Enfin quoi de plus digne de Vous, ô suave et adorée miséricorde, que d'être bonne même aux méchants, que de poursuivre de Votre amour les malheureux qui Vous haïssent, et de lutter jusqu'au dernier bout pour sauver à tout prix ceux qui, abusant de Votre grâce et de leur liberté, s'obstinent à pécher et à se perdre ?

C'est Votre histoire avec Judas, et tout le mystère de son élection à l'ordre apostolique.

Avant tout, Maître aimé, que faisiez-Vous ici-bas, Vous, principe de toutes choses (Jean, VIII, 25) ? Vous posiez **des principes**. Vos institutions, Vos sacrements, Vos apôtres même étaient des principes. «Les douze» étaient le type de cette grande et universelle et immortelle Église enseignante qui, continuant Votre sacerdoce, dans lequel Vous la faites entrer, prêche en tous lieux Votre Évangile, maintient partout Vos lois, exerce Votre autorité, dispense Vos grâces, perpétue et, en un sens, consomme Votre œuvre. Or, que devait-il en être un jour et tout le long des temps de ces membres éminents, de ces princes, de ces pères, de ces docteurs de Votre Église ? Est-ce que, au cours des siècles et sans nulle exception, papes, évêques, prêtres, ministres sacrés, hommes de Dieu et du sanctuaire devaient rester debout, marcher droit, se garder purs, Vous servir dans l'humilité et dans cette charité qui est la justice de tous, mais la leur plus que celle des autres ? Est-ce que, établissant dans Votre Église, comme il était indispensable, un pouvoir doctrinal infaillible, Vous attachiez aussi à une charge quelconque **le privilège de l'impeccabilité** ?

Cette sainteté, dont Vous faisiez l'une des notes caractéristiques, et partant nécessaires, de Votre famille surnaturelle, impliquait-elle **d'office**, sinon pour tous les membres, du moins pour quelques dignitaires de cette société bénie, **l'assurance absolue de ne prévariquer jamais** ? Non, mon Dieu, on ne lit rien dans l'Évangile qui ressemble à une pareille promesse ; la Tradition n'en dit pas mot, et l'histoire n'est que trop éloquente à démontrer que Vous ne l'avez point faite. Ici et là, dans tous les âges, et à tous les degrés, hélas ! de la sainte hiérarchie, il a surgi des **prévaricateurs** ; et non seulement des hommes qui péchaient quoique étant consacrés, mais des hommes qui se servaient pour le mal de leur consécration même, et faisaient d'un pouvoir reçu pour l'édification et pour la vie, un instrument de ruine et de mort. Dans cette race dont Vous êtes le chef, il y a eu la lignée des saints, **il y a eu la lignée des traîtres, et il en ira ainsi jusqu'à la fin**. Sans doute ce n'est là qu'un accident dans la vie de l'Église, mais **un accident permanent**. Une ombre s'est toujours glissée, plus ou moins étendue et épaisse, dans ces cieus vivants et parlants qui racontent aux enfants de la terre la

gloire de leur Seigneur (Ps., XVIII, 1). A côté de ce fleuve limpide qui porte partout la joie et la fertilité dans la cité de Dieu (Ps. XLV, 5), un ruisseau n'a cessé de couler, charriant des poisons et des fanges.

Mais puisqu'il en devait être ainsi, mon Sauveur, puisque notre malice allait, même sous de telles grâces, garder la triste liberté de subsister, de grandir et d'agir, n'était-ce pas un grand bien que cet accident honteux, douloureux, terrible mais inévitable, se produisît dès l'origine et sous Vos yeux, dans ce premier clergé que Vous-même aviez élu, instruit, formé et consacré ? Quelle chute après celle-là pouvait surprendre Vos fidèles ? Quel sacrilège, les déconcerter ? Quelle apostasie, les troubler ? **Ce que Vous n'aviez point personnellement empêché**, qui l'empêcherait dans la suite ? **Ce que Vous aviez toléré le premier**, pourquoi et comment ne le tolérerait-on pas ? Et si ce ver immonde des trahisons sacerdotales, s'attachant à la racine de l'arbre à l'ombre duquel nous vivons tous, n'en avait ni altéré la sève ni flétri la beauté, quand plus tard il viendrait attaquer telle ou telle de ses branches, le ferait-il jamais périr ?

En définitive, ô mon Maître, votre vie était ici-bas **l'exemplaire achevé de la vie qu'y doit mener l'Église** : se pouvait-il donc que ce qui si souvent se retrouverait dans la copie ne parût nulle part dans le modèle ? Et qui sait ? peut-être êtes-Vous un être si sacré, qu'il n'y avait régulièrement qu'un être consacré, un prêtre, qui pût mettre la main sur Vous pour Vous livrer ensuite aux profanes

En tous cas, Vous qui cherchiez partout chez nous la douleur, les cimes, les abîmes, les extrémités, les raretés de la douleur, Vous ne pouviez point n'y pas découvrir et saisir et savourer cette douleur exquise et royale d'être **trahi** : trahi par l'un des Vôtres, par un ami, un ami comblé et intime. Si grande et importante fut pour Vous cette peine, que David, inspiré par Vous, a dû la consigner prophétiquement dans les Psaumes ; car c'est Vous qui, en sa personne, y poussez ce cri déchirant : «Si mon ennemi M'avait maudit, Je l'aurais encore accepté ; si l'un de ceux, qui font profession de Me haïr M'avait outragé en Me parlant avec arrogance, Je Me serais peut-être simplement dérobé sans Me plaindre, et en silence ; mais toi, un homme avec qui Je vivais cœur à cœur et n'avais qu'une seule âme ; toi, l'un de Mes chefs, l'un de Mes familiers ; toi, qui prenais avec Moi de suaves nourritures et marchais du même pas que Moi dans la maison de Dieu» !... (Ps., LIV, 13-15) Comme si le chagrin L'étouffait, Il ne finit même pas Sa phrase. Mais plus cette douleur était amère et immense, ô ma Miséricorde, plus elle eut de prix à Vos yeux ; Vous ne pouviez donc point l'épargner à Votre cœur.

Certes, mon Dieu, le sort de Judas est horrible. Le malheureux ne s'est point encore déclaré ; peut-être n'a-t-il même pas pleinement conscience du déplorable état de son âme ; assurément la pensée de sa trahison n'a pas même une fois traversé son esprit ; deux ans doivent s'écouler avant l'heure de Votre Passion, qui fut celle, de son crime ; et cependant, voyant les pentes qu'il descend peu à peu, et les assauts de moins en moins repoussés, d'un ennemi qu'il a presque cessé de craindre, Vous dites tout haut et devant lui **«qu'il est un diable»** (Jean, VI, 71) ; c'est-à-dire que, s'ouvrant de plus en plus aux suggestions de Satan, il se dispose à faire son œuvre et la fera indubitablement. Vous dites encore : «Malheur, à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi» (Matth., XXVI, 24) : ce qui est l'annonce non équivoque d'une **suprême malédiction**. Vous dites enfin (ce qui semble le comble et n'a été dit de personne autre) : «Il eût été bon à cet homme de n'être jamais né» (Marc, XIV, 21). Non, que cette naissance soit mauvaise à tous, et de toute manière, et sous tous les aspects, le mal pur étant impossible ; non même que pour Judas, à qui il eût été bon de ne pas naître, il eût été meilleur de n'exister pas du tout ; car c'est le sentiment de très graves docteurs que, même pour les damnés, mieux vaut être que n'être point ; mais c'eût été un gain pour lui de ne point voir le jour et de mourir, comme les avortons, dans le sein de sa mère. Souillé alors, en effet, de la seule tache originelle, il eût été sans doute éternellement privé de voir Dieu face à face, ce qui fait la béatitude ; mais enfin, comme les enfants, morts sans baptême, il n'eût pas subi de peine sensible, et ne serait pas demeuré, à tout jamais et tout à fait, privé des joies que la nature humaine comporte dans son ordre. Étant né au contraire, ayant vécu, mal vécu, vécu longtemps, et couronné sa vie par le plus exécrationnel et le plus inouï des forfaits, dans quelle mesure est-il puni et que souffre-t-il en enfer ? C'est ce qui Vous fait dire, ô mon Maître, que : «Il eût été bon à cet homme de n'être jamais né». **Son sort est donc épouvantable.**

Mais d'où ce sort est-il venu ? A Vous, ô notre amour ? A Dieu ne plaise. Il est l'œuvre de Judas lui-même et de lui seul. La cause unique du malheur de cet homme, c'est son péché, comme l'unique cause déterminante de son péché, ç'a été sa **volonté perverse**. Il était écrit de lui que : «Il lèverait le talon contre Vous, et étendrait le pied pour Vous jeter par terre» (Ps., XL, 10 ; Jean, XII, 18), Vous qui, Vous tenant immuablement debout, êtes, par état et par nature, la rectitude et l'appui de toutes choses. **Son péché était donc prévu** ; mais prévoir ce qu'un homme fera, est-ce le contraindre à le faire ? Bien plutôt Dieu ne prévoit-Il que ce qu'Il voit que l'on fera. Judas était donc **libre**, comme le sont d'ailleurs et le seront toujours ceux qui pèchent. Il pouvait ne pas mettre le pied dans ce chemin d'iniquité ; il pouvait, y ayant mis le pied, revenir en arrière. Il ne revint pas ; il avança, il s'obstina ; et Votre justice, ainsi poussée à bout, le laissa suivre son vouloir méchant, et se précipiter tête baissée dans le gouffre.

Les choses étant ainsi, ô Dieu qui êtes toute bonté, pourquoi Vous seriez-vous privé d'édifier sur la malice de ce cœur endurci et désormais fixe et immobile comme un rocher, un temple glorieux pour Vous et rempli pour le monde entier de lumière et de grâce ?

Comme le bourreau devient pour le martyr l'occasion de faire éclater sa foi et son courage ; **Judas Vous a servi à ré-**

véler Votre cœur : la charité, la mansuétude, la sérénité, la patience, la magnanimité de Votre cœur. Sachant que cet homme serait un monstre, et ne cessant pas un instant d'avoir son méfait devant Vous, Vous l'avez comblé de grâces. Gratuitement et dans Votre souveraine omnipotence de Dieu, Vous l'aviez fait naître Juif, en pleine lumière surnaturelle, en plein courant de vie divine, au sein de ce peuple choisi, aimé, béni, qui avait toutes les promesses et en possédait inaliénablement tous les gages. Le prédestinant à entrer dans cette race, Vous l'aviez de plus réservé pour le temps où Vous-même vivriez ici-bas : grâce insigne, si ardemment désirée par tous les patriarches, et que Vous ne leur aviez point accordée. Dans cette foule déjà heureuse de Vos contemporains, **Vous l'avez distingué, Vous l'avez appelé** : appelé, non pas même à Vous rencontrer une ou plusieurs fois sur la terre, comme tant d'autres, déjà dignes d'envie, qui Vous entendirent, et reçurent, pour être consolés, guéris et pardonnés, l'attouchement de Vos mains divines ; Vous l'avez appelé à Vous suivre partout dans Votre apostolat, à écouter non seulement toutes Vos prédications publiques, mais encore les explications que Vous en donniez en particulier. Il a vu Vos miracles ; il Vous a contemplé priant au Temple, ou sur les hautes montagnes ; il a partagé Vos repas et bien des fois dormi à Vos côtés : enfin il a joui, et durant trois années, d'une **intimité** avec Vous dont à cœur joie on paierait de sa vie une seule heure. Il y a plus : Vous l'avez honoré d'une **confiance** toute spéciale, lui commettant le soin, si glorieux et si doux, de pourvoir à Vos nécessités temporelles et de distribuer Vos aumônes. Et quand Vous l'avez vu peu à peu douter, fléchir, se retirer, se resserrer, se fermer et faire de chaque grâce nouvelle une nouvelle occasion de péché et de chute, que d'essais miséricordieux et secrets pour le retenir, l'éclairer, le ramener dans la voie droite ! que de regards et quels regards ! que d'avis et quels avis !

Quoi ! son âme était à Satan ; il Vous avait déjà vendu, et Vous lui laviez les pieds comme aux autres apôtres ! Vous lui donniez Votre chair à manger et Votre sang à boire, lui disant : «Ceci est Mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui, pour Vous et pour la multitude» humaine, «va être répandu en rémission des péchés» (Math., xxvi, 27). Finissant de **le consacrer prêtre, et lui transmettant Vos pouvoirs les plus saints et les plus merveilleux, Vous ajoutiez pour lui aussi bien que pour ses onze frères : «Toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de Moi»** (Luc, xxii, 19 ; I Cor., xi, 26)

Puis, par une déclaration à la fois clémente et terrible, Vous lui prouviez que **rien de ce qu'il avait fait ou s'app préparait à faire n'était secret pour Vous**. Et quand le moment vint où il parut à Gethsémani à la tête des sbires armés qu'il amenait pour Vous saisir, Vous ne refusâtes point son baiser, mais lui livrant Votre joue, Vous lui dites ces paroles touchantes à faire pleurer des pierres : **«Mon ami, qu'es-tu venu faire ? Judas ! C'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme»** ! (Matth., xxvi, 50 ; Luc, xvii, 48)

Enfin, comme l'amour, même Votre amour à Vous et ainsi témoigné, n'avait plus de prise, sur ce démon humain, usant comme d'une dernière ressource de ce qui, à force de l'épouvanter, semblait devoir le réduire, Vous fîtes soudainement paraître le juge qui voit tout et peut tout, sous l'agneau qui s'abandonnait muet et sans défense ; Vous terrassâtes d'un mot cette soldatesque impure, Judas sans doute avec elle. Tous furent violemment renversés, et ne se relevèrent que sur Votre ordre, étonnés, effarés, mais nullement convertis, et plus acharnés que jamais à poursuivre leur entreprise. Ah ! oui, il était bon, ô incomparable Jésus, que de la nuit d'une telle trahison jaillît ce jour divin qui éclaire Votre âme aux nôtres ; car encore bien que chaque rayon qui sort de cette sainte âme contienne et manifeste la splendide lumière du foyer, chaque rayon cependant a une très spéciale excellence ; et comme on ne peut point Vous trop aimer, on ne saurait assez Vous remercier de tout ce que Vous avez fait pour augmenter en nous une connaissance où notre amour trouve son aliment, y ayant d'abord son principe.

Puis, en Vous révélant ainsi, ô mon Maître, Vous nous instruisez, Vous nous exhortez, et avec une efficace que je puis bien nommer irrésistible. **On saura désormais et toujours, on saura, en lisant cette page de l'Évangile la manière dont Vous entendez que nous traitions nos ennemis**, et ce que c'est pour un chrétien que de **rendre le bien pour le mal**, et enfin jusqu'où s'étend ce cher et saint précepte, tant de fois répété par Vous : **«Aimez-vous les uns les autres»**, aimez-vous tous et immuablement ; c'est à cet amour mutuel, universel et qui triomphe de tout, c'est à cet amour qu'on vous reconnaîtra pour Mes disciples» (Jean, xiii, 34-35)

Enfin, et que dire de plus ? ce mal sans nom, cette trahison sans pair, ce prodige d'ingratitude et de méchanceté, cet amas de crimes dans un seul crime, ce déicide commencé donne l'ouverture à Votre bénie Passion qui couronne Votre vie et consomme Votre œuvre. De ses mains avaries et impies, Judas rompt tout d'un coup la digue qui retenait encore captif ce torrent de haine, d'iniquité et de souffrances dont il était écrit : **«Dans le chemin», c'est-à-dire dans sa vie voyageuse, «Il boira de l'eau du torrent »** (Ps., cix, 8). Cette eau qui jaillissait de terre et dont la source était en enfer, cette eau grossie des pluies brûlantes qui tout à l'heure allaient ruisseler sur Vous du haut du ciel, c'était **«Votre calice»**, ô mon doux Rédempteur ! Et en buvant ce calice, Vous ruiniez l'empire de Satan, Vous fondiez le royaume de Dieu et Vous sauviez le monde.

Quel triomphe ! Mais ainsi en sera-t-il, jusqu'à la fin, des scandales donnés par Vos prêtres. Votre grâce précède ces trahisons ; Votre providence les surveille ; Votre toute puissance les domine ; Votre bonté les exploite ; c'est ce qui fait qu'infailliblement Votre gloire les suit, les voit et les absorbe.